

à Port-Gentil

Le lundi 2 janvier 2006, l'air est étonnamment clair et lumineux sur le cap Lopez, à l'embouchure du fleuve Ogooué. C'est marée basse. Des avocettes élégantes courent sur le miroir de la vase à la recherche des mollusques et autres petits bidules dont elles raffolent. On voit au loin les manœuvres de chargement des tankers. Les lignes de flottaison rouges, à mesure du remplissage des cuves, s'enfoncent dans l'eau très bleue du terminal de la Sogara.

Brazza repose toujours dans sa tombe algéroise.

Des difficultés – architecturales ou diplomatiques – ne cessent de repousser la construction de son mausolée sur la rive du fleuve Congo.

Du matériel de forage à l'arrêt ou au rebut envahi par les herbes. Quelques cocotiers biscornus. C'est la fin du jour, l'Atlantique sud, la terrasse d'un établissement médiocre et bon marché qui jouit du privilège, momentané sans doute, d'être dépourvu de tout appareil à musique. Il est tenu par une jeune fille assise très droite derrière la caisse et coiffée d'un turban. Elle brandit comme un sceptre l'une de ces raquettes électriques anti-mouches très à la mode au Gabon. Les ailes brûlées et le court-circuit provoquent le claquement

d'un éclair violet. J'ouvre *L'Union*, quotidien gabonais mis à la disposition des clients.

Celui-ci porte à la connaissance de ses lecteurs que le président de la République française, lors de ses vœux à la nation pour l'année 2006, vient d'annoncer le retrait d'un texte un peu idiot, un sous-amendement qui vantait le rôle positif du passé de la France outre-mer. Lequel sous-amendement, lu comme une apologie de la colonisation, faisait grand bruit en Afrique francophone depuis près d'un an.

La princesse dévisse le manche de sa raquette et aligne les piles sur le comptoir, signe de la fermeture prochaine de l'établissement.

À mon retour à l'hôtel Hironnelle m'attend un message de Sicilien-Ko. Il part livrer son train de grumes au port à bois et attend la marée. Il passera la nuit sur le radeau, au milieu du fleuve. Nous prendrons la pirogue demain. Il me demande de lui acheter du pain, des bananes et une cartouche de cigarettes.

dans la presse congolaise

Il est clair qu'au Congo, De Brazza n'est pas parmi les siens. Ses cendres pourront être renvoyées en France, en Italie ou au Gabon, dans cinquante ans, quand apparaîtront de nouveaux Congolais.

Eugène Sama, assistant d'université
La Semaine africaine

des cartes marines

Celui auquel certains veulent aujourd'hui ériger un mausolée – quand d'autres proposent de jeter ses os au fond du fleuve – est un jeune homme trop sérieux de dix-sept ans, un grand échalas admis à l'École navale de Brest au titre d'étranger.

C'est un jeune Romain exilé dans le Finistère. La famille de son père Ascanio prétend descendre de l'empereur Sévère et celle de sa mère offrit à Venise plusieurs doges. La lumière cuivre la rade et la coque du *Borda*. Il ferme son livre et s'allonge sur son bat-flanc le long d'un mur qui suinte. Cinq ans plus tôt, il est dans la bibliothèque de la demeure familiale de Castel Gandolfo. Autour de lui des rais de soleil comme autrefois où dansent des particules, les rayonnages où sont les livres de l'ami de son père Walter Scott, les globes terrestres, les tables cirées, ses malles-cabines cadénassées près desquelles il attend son départ. Il voit les cartes marines.

Ce sont celles d'un grand-oncle qui, à la fin du XVIII^e siècle, partit naviguer vers les Indes, la Chine et le Japon. Dans d'autres salles, son père Ascanio a peint des fresques au retour de ses voyages en Grèce, en Turquie, en Égypte, de sa remontée du Nil jusqu'au Soudan. Il a douze ans, Pietro Savorgnan di Brazzà. Son nom porte encore un accent grave. Il aime éperdument les oiseaux.

Son précepteur, dom Paolo, qui l'astreignit à la vie frugale et austère, aux leçons de latin, de grec et de français mais aussi à la pratique du canotage et de la natation, de l'astronomie et de l'ornithologie, entre dans la bibliothèque accompagné d'un ami de la famille, le capitaine de frégate de Montaignac. Les malles sont chargées, le cocher s'assoit, le gravier crisse sous les sabots et les roues cerclées de fer. Brazzà quitte Rome pour le collège des Jésuites de la rue des Postes, à Paris. Il veut être marin. Il sera héros.

Découvreur de fleuves.

Il appartient à la dernière génération de l'humanité pour laquelle l'ensemble du réseau hydrographique de la planète n'est pas encore cartographié.

Pour les géographes, il est celui qui enrichira la collection de Cours d'eau et Rivières du Monde des fleuves Ogooué et Oubangui, des rivières Mpassa, Léconi, Léfini, Alima et Sangha.

Pour les ornithologues, il est celui qui décrira sur les plateaux Batékés une hirondelle endémique (*Phedinopsis brazzae*).

Pour les historiens, il est celui qui, faisant reculer devant la proue de sa pirogue la traite et l'esclavage, traînera dans son sillage la colonisation du Congo.

inventer l'Ogooué

C'est une époque où le blanc des cartes fond comme neige au soleil. On les imagine impatients de fuir l'Europe, de courir les mers et les continents, de noircir d'encre ce blanc rétrécissant, ces jeunes gens qui intègrent en 1868 l'École navale de Brest. Il leur faudra pourtant demeurer quatre ans dans ses murs humides, partager le soir leurs méditations adolescentes. L'un des condisciples de Savorgnan di Brazza à l'internat est Julien Viaud. Bientôt ces deux-là changeront leur nom et choisiront le même prénom. L'un sera Pierre Loti et l'autre Pierre de Brazza.

C'est pour donner à tous ces marins le goût des lointains que la Royale, en sa grande perspicacité, a bâti son école dans une ville aussi grise. Ils fixent une ligne bleuâtre où le ciel sous la pluie se noie dans la rade. Julien Viaud écrit à sa famille que nombre d'entre eux songent à se pendre. Les survivants se jetteront à corps perdu dans la brousse et sur les vagues.

Celui dont l'explorateur Horn écrira plus tard qu'il était *un gentleman silencieux comme un duc* demande la nationalité française après la défaite de 70. Ils ont à peu près l'âge d'Arthur Rimbaud, ces deux marins promus en 71 aspirants

de première classe. Ensuite c'est le hasard des affectations. Viaud embarque pour la Polynésie, les Marquises et Tahiti. Van Gogh et Gauguin, en Arles, liront ensemble *Le Mariage de Loti* et rêveront d'ailleurs. Van Gogh écrira : « Je puis très bien me figurer qu'un peintre d'aujourd'hui fasse quelque chose comme ce que l'on trouve dépeint dans le livre de Pierre Loti. »

Mais c'est Gauguin qui s'enfuira sur ses traces aux Marquises.

Cette même année 72 où Loti navigue sur le Pacifique, Brazza embarque sur la *Vénus* aux ordres de l'amiral du Quilio, qui commande la division navale de l'Atlantique sud. Il passera deux ans en mer. Amériques, Le Cap... À l'escale du Gabon, en 73, il apprend la mort au Tanganyika de David Livingstone, dont le corps momifié a été transporté jusqu'aux rives de l'océan Indien. Avec la folie des rêves d'enfant qu'on s'obstine à poursuivre dans l'âge adulte, le petit jeune homme de vingt ans remonte un peu l'estuaire du Gabon vers le Komo, descend au cap Lopez, navigue en pirogue sur l'Ogooué jusqu'au village d'Angola. Il veut être celui qui s'enfonce au cœur de l'Afrique. Un nouveau Livingstone.

sur l'Ogooué

Sicilien-Ko n'est pas sicilien. C'est un Fang, champion de kung-fu. Il doit son surnom à son goût pour la sape, les pompes bicolores et les films avec Al Pacino. Il porte ce matin un T-shirt déchiré avec des traces de cambouis et un short en toile. Il est de très mauvaise humeur, parce que la pirogue que lui prête son employeur forestier est équipée d'un moteur hors-bord de si faible cylindrée que nos chances d'atteindre Lambaréné avant la nuit sont réduites. Nous chargeons les deux nourrices de carburant, du pain et des bananes, et nous éloignons du ponton de Port-Gentil.

Pendant plusieurs années, Sicilien-Ko fut un disc-jockey réputé que se disputaient les boîtes de nuit de Libreville. À l'approche de la trentaine, et au moment où est apparue la mode du coupé-décalé, mais les deux événements ne sont peut-être pas liés, il a abandonné la capitale et la vie nocturne pour rentrer dans son village sur l'Ogooué. Il vit aujourd'hui de la pêche au filet et du commerce fluvial, complète ses revenus en s'engageant comme rouleur sur les trains de grumes. Deux jours et deux nuits depuis Lambaréné à dormir et manger sur le radeau attelé de pousseurs Diesel. Ce sont des billes d'okoumé, parfois de teck, entre un mètre et un mètre quatre-vingts de diamètre, une cinquantaine de troncs

reliés par des câbles d'acier et qu'il faut guider au milieu du courant. La nuit, les hommes allument des feux, tiennent un quart pour surveiller les arbres morts à la dérive. L'alcool est interdit à bord, me prévient-il, au cas où j'envisagerais de m'engager comme rouleur. Cette mesure évite la plupart du temps de glisser sur le bois mouillé et de tomber dans le fleuve, ou de se faire broyer un pied entre deux meules de plusieurs tonnes.

Le bras principal est large et la pirogue minuscule en plein milieu sous le soleil. De part et d'autre, des armées d'arbres considérables sont reflétées sur l'eau jaune et boueuse, grands fûts rosés des fromagers maintenus en équilibre par leurs contreforts, et levant au ciel leur appareil de lianes et de plantes épiphytes, leur théâtre de singes hurleurs et de touracos. À l'approche de l'océan, après plus de mille kilomètres de majesté sereine et rougeâtre au cœur des jungles émeraude, de rapides bouillonnants, l'Ogooué s'éparpille, se fatigue, ralentit, et se perd en une multitude de prairies humides, de bras morts, de mangroves et de lagunes, jamais d'estuaire. Et pendant plusieurs siècles, les Orungus, tirant parti du labyrinthe aquatique, étaient parvenus à dissimuler aux marchands d'esclaves installés sur la côte l'existence d'un fleuve de plus de mille kilomètres.

Sur une île un village de pêcheurs à l'abri des manguiers, un ponton vers lequel se dirige Sicilien-Ko. Quelques pirogues sont en déchargement devant les échoppes où s'échangent la viande de la forêt et le poisson du fleuve. Sur les étagères des bougies et des piles électriques, du sel, de la bière, des bottes, des cartes téléphoniques Celtel. Dans un appentis rouillent des bidons de gas-oil et d'essence. En dehors de cette épicerie de subsistance et du flottage des bois, l'Ogooué

est loin d'avoir accédé au trafic commercial qu'imaginaient pour lui ses premiers navigateurs.

Brazza n'est pas homme à s'égarer. En cinq ans et deux expéditions, traçant sa route vers l'est et les terres inconnues, il remonte l'Ogooué jusqu'à la rivière Mpassa, traverse les plateaux Batékés et la ligne de partage des eaux, descend la Léfini jusqu'au fleuve Congo, sur la rive duquel il fonde le poste qui deviendra Brazzaville. Pour l'Ogooué, la proue est inutile. Le fleuve retombe dans le secret de ses jungles et de ses chutes infranchissables. Il ne sera plus remonté que jusqu'à Ndjolé, par des trafiquants d'ivoire, des chasseurs de panthères et des missionnaires chrétiens.

Au début du xx^e siècle, des caboteurs ravitaillent depuis Port-Gentil les exploitations forestières et les missions disséminées: le *Mandji* des Chargeurs Réunis, puis le *Fadji*, le *Dimboko* (premières en couchettes et secondes en rocking-chairs). Quelques années après la mort prématurée de Brazza, un couple remonte l'Ogooué à bord du vapeur à aubes *Alembé*. C'est au printemps de 1913, le 15 avril. L'homme de forte stature porte une moustache et un costume blanc, un casque colonial, la femme une robe blanche, un casque colonial. Ces deux-là sont les premiers à remonter l'Ogooué avec un piano.

le couple au piano

La navigation est lente et le vapeur confortable. Le grand Blanc à moustaches, assis sur le pont, emplit les pages de son carnet de voyage. Eau et forêt vierge. Le large fleuve de Brazza. L'énorme enchevêtrement des racines recouvert de lianes qui s'avance dans le fleuve et l'envol des oiseaux.

Trois semaines plus tôt, le couple a quitté son village des Vosges pour Paris le jour du Vendredi saint, est allé écouter les orgues de Pâques en l'église Saint-Sulpice, est descendu en train à Pauillac où accostent les paquebots pour le Congo, et s'est embarqué à bord de l'*Europe* avec soixante-dix malles et un piano.

Ils font escale à Ténériffe, découvrent l'Afrique à Dakar, puis Douala. À l'escale de Port-Gentil, ils embarquent à destination de Lambaréné sur l'*Alembé*, vapeur plus lent encore que notre pirogue contre laquelle peste le Sicilien, et le grand Blanc à moustaches achève ainsi son journal du 15 avril 1913 : «Après minuit, le vapeur jette l'ancre dans une crique tranquille. Les passagers se glissent sous leur moustiquaire. Plusieurs dorment dans les cabines, d'autres à la salle à manger, sur les banquettes sous lesquelles sont logés les sacs postaux.»

Il y a longtemps peut-être qu'une embarcation aussi imposante que l'*Alembé* n'a plus navigué sur l'Ogooué. Seul un rafiote déglingué, souvent au radoub, est supposé assurer la ligne. Le Sicilien réduit le rythme du moteur et montre du doigt l'horizon noir et gris. Il pleut sur notre destination, que nous n'atteindrons pas avant la nuit. Nous étalons le prélat étanche sur nos sacs, sur les nourrices de carburant, allumons une dernière cigarette, et reprenons notre marche vers l'averse qui bientôt crible les eaux.

Le Sicilien approche la pirogue de la rive pour chercher sous son couvert un peu d'abri. Au large glisse un radeau de grumes fouetté par la pluie, sur lequel les hommes ont tendu des bâches. Le fleuve est brun sous le ciel brun où se découpe en noir la silhouette de la forêt. L'hélice se prend dans les masses de végétaux spongieux d'où s'élèvent des vols d'insectes. La nuit est tombée lorsque nous atteignons l'embarcadère du marché de Lambaréné, sous une pile du pont, débarquons nos sacs et retournons la pirogue. Nous portons le moteur hors-bord vers la gargote en face, dont le nom manuscrit apparaît à la peinture bleue sur une planche à l'entrée – La Joie du Peuple au Port.

à Lambaréné

L'humanisme est la composante essentielle de la véritable civilisation. C'est pourquoi l'œuvre de Brazza est importante. L'Histoire l'a chargé de transmettre un message à notre temps. Laissons-nous par lui émouvoir et éduquer.

Albert Schweitzer

Le lendemain matin, dès l'aube, le chauffeur jette des bûches dans la chaudière et envoie la vapeur. Les passagers sont éveillés par le frottement de la chaîne d'ancre dans l'écubier, puis le battement régulier des roues à aubes sur l'eau verte du fleuve. La grande querelle matinale des perroquets et des calaos. Quelques heures plus tard, l'*Alembé* est en vue de l'île de Lambaréné.

Le gros bourg a aujourd'hui quitté sa position défensive au milieu du fleuve, jetant un pont vers la rive gauche où se dresse l'église Saint-François-Xavier des catholiques, un autre vers la rive droite, où la modeste mission protestante luttait alors, en 1913, pour ne pas être avalée par la forêt vierge. C'est en pirogue qu'il fallait la rejoindre au départ du port insulaire. Les deux Blancs vêtus de blanc, coiffés du casque blanc, sont assis très droits au milieu des rameurs. Depuis le fleuve, on leur montre là-bas, sur un monticule, une portion

de brousse déboisée et la maison qui les attend. Murs en bardeaux, elle repose sur une quarantaine de pilotis en fer. Une véranda de bambous court autour des quatre chambres. En bas, le bras du fleuve qui par endroits s'élargit en un lac. Tout autour, la forêt. Au loin, des montagnes bleues. Bien que francophone, l'admirateur de l'Italien Brazza est alsacien donc allemand. Il s'en apercevra bientôt.

Schweitzer retrouve ses manches, transforme un poulailler en cabinet de consultation, dessine au sol les plans du hangar qui sera son hôpital, cherche à recruter des terrassiers, combat les insectes et souffre de la chaleur. À table, les repas dont on rend pourtant grâce à Dieu se limitent aux poissons du fleuve, à la litanie de la banane et du manioc. Peu à peu s'effectue le transbordement des soixante-dix malles entassées sur l'embarcadère, le matériel médical et la bibliothèque. «Le transport de mon piano avec pédales d'orgue, spécialement construit pour les tropiques, me causait beaucoup de soucis. La société Jean-Sébastien Bach, à Paris, dont j'avais été l'organiste pendant plusieurs années, m'en avait fait cadeau pour me permettre d'entretenir ma technique. Quel tronc d'arbre creusé pourrait transporter cet instrument dans sa lourde caisse doublée de zinc ? Par bonheur, le chef d'une factorerie voulut bien me prêter une pirogue appropriée, faite d'un tronc d'arbre énorme et qui pouvait porter trois tonnes ; on eût pu y charger cinq pianos.»

L'humidité équatoriale, en moins d'un siècle, s'est rendue maîtresse de l'instrument. Les panneaux de bois sont gonflés, le plaquage décollé, les charnières disjointes et oxydées. Le piano repose contre un mur chaulé, dans ce qui fut le premier pavillon de l'hôpital, tout gluant comme de salive, avalé et recraché par un boa – mais qui chaque nuit, pendant

cinquante ans, lança vers la jungle et les fauves l'immense beauté des fugues et contre-fugues. Dans la pièce au toit de tôle rouillé traînent des bistouris et des seringues, des cuvettes blanches émaillées lisérées de bleu marine, matériel avec lequel le grand Blanc aux manches retroussées, le visage inondé de sueur, combattit en ces lieux la lèpre et le choléra, le pian et la malaria, introduisit l'anesthésie et atteignit ainsi, contre sa foi et sa volonté, au rang de sorcier ou de magicien du bwiti.

Son successeur, trente-cinq ans, peut-être quarante, cheveux ras, chemise à manches courtes, dépose deux grands trousseaux de clefs sur une table de réunion en bois brun. Derrière lui, ce qui demeure de la bibliothèque de Schweitzer, parmi quoi des éditions moisies de Goethe et de Tolstoï. Dans l'ancienne chambre à coucher ont été remisés quelques effets personnels, des lunettes et des métronomes, des partitions annotées, des chaussures dont la pointure impressionne.